

penhauer a dit du corps : « C'est la volonté rendue visible; c'est la volonté objectivée. »

XXXII

Dans la période que concerne ce rapport, les principes mêmes étant fort contestés, les recherches philosophiques ont eu surtout pour objet ces principes, et par conséquent les questions les plus fondamentales de la métaphysique et de la psychologie. Les parties de la philosophie qui traitent de la conduite de nos deux grandes facultés, de l'entendement et de la volonté, c'est-à-dire la logique et la morale, n'ont donné lieu qu'à un nombre peu considérable d'écrits.

Pour ce qui concerne la logique, outre les dissertations, relatives à divers points de détail, de M. Waddington-Kastus et de M. Antonin Rondelet, il faut mentionner particulièrement deux ouvrages étendus de M. Cournot, intitulés : l'un, *Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique* (1851); l'autre, *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire* (1861); et un traité *Des méthodes dans les sciences de raisonnement* (1865), par M. Duhamel.

Dans ses deux ouvrages, M. Cournot s'est proposé de déterminer les caractères et les objets des différentes branches des connaissances humaines et de la philosophie. Les conclusions auxquelles il arrive ne s'éloignent pas beaucoup de celles qui forment la doctrine positiviste, telle que la constitua d'abord Auguste Comte; mais il y arrive par des considérations qui lui sont propres et desquelles les conclusions mêmes se ressentent.

Suivant M. Cournot, la philosophie n'est pas une science qui

ait un objet particulier, tel que le serait, par exemple, selon l'école écossaise et l'école éclectique, un monde à part, tout intérieur, des phénomènes intellectuels et moraux; ce n'est pas non plus une science de l'absolu, comme d'autres l'ont comprise. Auguste Comte l'avait fait consister dans les généralités réunies de toutes les sciences; pour M. Cournot, elle consiste en un ensemble de vues relatives à l'ordre et à la raison des choses. Ces vues, de plus, et c'est ici l'opinion qui est surtout propre à M. Cournot, mais qui est une conséquence naturelle des principes appelés positivistes, ces vues ne peuvent être que des probabilités.

« Le rapport de la raison et de l'ordre est extrême, a dit Bossuet. L'ordre est ami de la raison et son propre objet. » Cette sentence, que M. Cournot ne se lasse point de citer, est comme l'âme de toutes ses spéculations; mais elle n'a pas pour lui le même sens que pour Bossuet.

Selon Bossuet, comme selon Platon, Aristote, Descartes, Malebranche, Leibniz, Berkeley, l'ordre a son principe dans la raison universelle et éternelle dont notre raison dérive. De même, au contraire, que pour Auguste Comte, dans la période où il rédigeait le *Cours de philosophie positive*, le monde doit être expliqué par l'homme, le subjectif par l'objectif, de même pour M. Cournot, ce que nous avons de raison s'explique par ce que les choses ont d'ordre. L'intelligence humaine doit être comprise, à son sens, et conformément à une parole de Bacon, qui ne lui est pas moins familière que la sentence de Bossuet, et selon laquelle il interprète celle-ci : *ex analogia universi*.

« Le hasard n'est point, dit-il, comme plusieurs l'ont pensé, une expression qui ne signifie que notre ignorance; il signifie ce qui résulte du concours de causes indépendantes. Mais quelle que soit la fréquence de ce concours, c'est un fait que dans la nature la régularité est dominante. Suspendez aux deux extrémités d'une solive deux pendules battant tout différemment : après quelque

temps ils sont d'accord. Agitez l'eau à l'entrée d'un tuyau : à quelque distance toutes les ondes sont égales. Or, où il y a régularité, constance, ordre, il y a sans doute une raison qui est une loi ; car si c'était hasard, ce serait un hasard prodigieux et incroyable. S'il y a une loi, au delà de ce que nous avons pu observer dans tel ou tel cas, les faits lui seront encore, lui seront toujours conformes, et c'est ce que l'expérience vérifie. Dans aucun cas pourtant ce ne sera une parfaite certitude ; ce ne sera jamais rien que de plus ou moins probable. La probabilité peut être pour ainsi dire infinie ; et la probabilité infinie, physiquement parlant, équivaut à la réalité, comme la probabilité contraire, si elle est infinie, est l'impossibilité physique ; mais ce n'est toujours, logiquement parlant, que probabilité. »

Les choses étant telles, telle aussi devient, en subissant leur action, notre intelligence. De cet ordre dans les choses, où elles ont leur raison, résulte en nous cet ordre qui fait notre raison ; la raison, c'est-à-dire ce qui juge et des choses et des autres facultés par lesquelles nous percevons les choses. Les philosophes écossais et leurs disciples parmi nous, en revendiquant la certitude contre le scepticisme, attribuèrent aux sens, à la mémoire, à la raison, une autorité égale, et mirent ainsi toutes nos facultés au même rang. Selon M. Cournot, conforme cette fois à Platon, à Leibniz, entre nos facultés il y a un ordre, une hiérarchie ; c'est par la raison que nous connaissons tout, que nous jugeons de tout. Or la plus haute fonction de la raison est celle par laquelle elle coordonne et classe toutes nos connaissances ; c'est celle qui consiste à déterminer, au moyen de l'induction, avec les différents degrés de probabilité qu'elles comportent, les lois qui font l'ordre des choses. Cette fonction est la philosophie.

Pourquoi, en quoi la philosophie n'est-elle pas la science ? C'est que la science suppose et la détermination précise des caractères, et conséquemment la déduction logique par laquelle

d'un caractère déterminé on en conclut un autre; en deux mots, définition et démonstration. Or c'est ce qui n'a lieu, rigoureusement parlant, que là où les choses se présentent sous des conditions de mesure exacte, c'est-à-dire sous les conditions de la seule étendue, séparées de toutes autres. De là l'identité de la science proprement dite et des mathématiques, et même, à parler plus exactement encore, de la géométrie, à laquelle les autres parties des mathématiques se réfèrent. Dans la philosophie, rien de semblable. Dans les choses physiques, et même pour la simple détermination des formes et l'évaluation des grandeurs, c'est-à-dire pour la vérification expérimentale des théorèmes géométriques, la continuité, qui ne permet d'établir nulle part une division précise, s'oppose à toute détermination complètement exacte et ne permet que l'à-peu-près; d'où le défaut de certitude absolue. Ces idées d'ordre, d'harmonie, etc., que la philosophie considère entre des éléments trop nombreux et trop divers, ne sont pas non plus susceptibles d'une évaluation précise, d'une description tout à fait caractéristique, d'une définition rigoureuse; de là les obscurités, les équivoques, les controverses infinies; de là l'impossibilité qu'aucun résultat dépasse le probable, et encore le probable sans aucun degré déterminé. Pour des éléments mathématiques la probabilité se mesure et se calcule comme ces éléments mêmes: la probabilité philosophique n'est susceptible d'aucune détermination rigoureuse.

Platon, prétendant pour la philosophie à la connaissance absolue, a eu le tort, selon M. Cournot, de mépriser ce qu'on ne peut atteindre que par induction et savoir qu'approximativement. Ses successeurs, les académiciens, les plus rapprochés des pyrrhoniens, ont mieux su sans doute les limites nécessaires de la science humaine.

Aristote, quelque préoccupé qu'il ait été des choses de la nature, n'a eu aussi de la doctrine des chances que des notions

confuses, n'en a pas fait une suffisante estime. Il a fait consister à tort la méthode scientifique dans le syllogisme, placé à tort dans la connaissance de l'existence absolue le but de toute vraie science, et principalement de la philosophie. Bacon en célébrant l'induction, n'en a pas bien connu la nature ni l'usage; il n'a pas bien compris le principe sur lequel la probabilité philosophique est fondée.

Descartes a vu ce que n'ont pas vu après lui les philosophes écossais successeurs de Bacon, qui ont cru faire dans l'ordre moral ce que celui-ci avait voulu faire dans l'ordre physique, et commencer la science expérimentale de l'esprit : il a vu que la vérité ne nous vient pas indistinctement et également par tous nos moyens de connaître, que la raison en nous est juge de tout par ses idées; il n'a pas connu, non plus que le plus conséquent de ses disciples, Spinoza, par où ces idées sont nécessairement imparfaites et bornées.

Leibniz mieux que personne a compris la nature de la continuité : il a su y voir le secret de la nature entière; il n'a pourtant pas assez compris que continuité et science sont incompatibles. Loin de là, il a poussé plus loin que qui que ce fût l'ambition de tout mesurer : d'où la prétention d'exprimer toutes choses par des caractères adéquats, qui serviraient d'algorithme pour un calcul universel. Ce que lui-même il avait quelquefois appelé « l'indistinguable, » il a espéré vainement le définir, le compter. Que n'a-t-il appliqué la théorie générale des combinaisons, qui l'occupa dès sa jeunesse, à la comparaison des chances, au calcul des probabilités! Il eût trouvé la seule philosophie possible.

Kant mieux que personne a connu les bornes de la raison, l'impossibilité de la science absolue; en même temps il a, comme Platon et Aristote, négligé le probable, dédaigné l'induction. En voyant bien ce qui n'est pas connaissable, il n'a pas assez vu ce qui l'est; il en est resté au négatif.

A toutes les théories de la même classe que la théorie de M. Cournot, on peut faire, ainsi que nous l'avons vu, cette question, que comprit si bien, entre tant d'autres excellents esprits, l'esprit si rigoureux de Sophie Germain : quelle que puisse être la difficulté pour nous de prendre conscience de quoi que ce soit d'absolu, comment comprendre que nous connaissions quelque chose de relatif sans une notion quelconque, si obscure qu'on le voudra, d'un absolu auquel le relatif se mesure ? Et à M. Cournot en particulier on peut adresser cette seconde question : Comment juger entre les probables ? Comment estimer, même approximativement, des degrés de probabilité, si ce n'est par rapport à quelque chose de fixe et de certain ? Comment estimer le vraisemblable, objectait-on aux demi-sceptiques de l'Académie, si ce n'est par relation au vrai ? « La probabilité, » disait Leibniz, qui fit tant de cas du calcul des chances, et qui voulait qu'on en fit une partie considérable de la logique, « est toujours fondée dans la vraisemblance, ou dans la conformité avec la vérité. »

Difficilement donc établira-t-on que la raison soit en nous, comme nous avons vu que l'entend à peu près M. Herbert Spencer, le résultat accumulé de ce qu'il y a de constant dans les perceptions des choses du dehors. Loin que chacune de ces perceptions explique l'intelligence, l'intelligence seule les explique.

Nous n'apercevons rien distinctement sinon sous ces conditions de l'étendue que Stahl appelait la *figurabilité*, rien, sauf l'action même par laquelle nous apercevons. Et ce sont des attributs de sa propre action que représente à l'esprit, comme étalés en une image plus grossière, le miroir de la nature. Comment entendrions-nous l'étendue, la répétition, la pluralité, sinon par l'unité, dont en cette action seule nous prenons conscience ?

« Notre âme, dit Pascal, jetée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimension, raisonne là-dessus, et ne peut croire

autre chose. » Rien de tout cela pourtant ne lui est intelligible que par ce qui lui vient de son propre fonds.

Platon a pu avoir tort de tenir trop peu de compte des choses d'opinion : il n'a peut-être pas eu tort de subordonner l'opinion au vrai savoir. Aristote lui-même a pu ne pas accorder assez à l'induction : il ne s'est peut-être pas trompé en cherchant, pour ce qui par soi-même est sans règle, une règle dans la raison.

Descartes a pu substituer trop souvent à l'expérience, dont pourtant il savait tout le prix et qu'il a recommandée autant que personne, la déduction de pures idées : il ne s'est peut-être pas trompé en proclamant que c'est au parfait, que c'est à l'absolu que tout se mesure en définitive.

Pour Leibniz, un passage de ses *Nouveaux essais sur l'entendement humain* suffit à le justifier du reproche de n'avoir pas assez compris combien sont incompatibles la science et la continuité : « Tout va par degrés dans la nature et rien par saut, et cette règle à l'égard des changements est une partie de ma loi de continuité. Mais la beauté de la nature, qui veut des perceptions distinguées, demande des apparences de saut et pour ainsi dire des chutes de musique dans les phénomènes, et prend plaisir de démêler les espèces. » Peut-être néanmoins a-t-il eu quelque tort en voulant prématurément étendre à des objets de nature ondoyante et fuyante la rigueur des définitions et l'exactitude du calcul ; a-t-il eu tort pour cela de croire qu'il y a de la raison au fond de tout, et qu'il y a en tout, par conséquent, nombre, poids et mesure ?

« Il y a des choses, dit Pascal, qu'on a peine à démontrer par ordre et qu'on ne peut expliquer par définitions et par principes. Mais ce n'est pas pourtant, ajoute-t-il que l'esprit ne le fasse ; mais il le fait tacitement, naturellement et sans art. »

Au fond de tout, donc, ordre et certitude, raison et sagesse ; le difficile seulement est de faire nôtre par la réflexion cette sa-

gesse intime qui est nous, mais qui est aussi plus que nous et mieux que nous.

« L'expression en passe tous les hommes, dit encore Pascal, et le sentiment n'en appartient qu'à peu d'hommes. »

Les réflexions de M. Cournot, appuyées de nombreux exemples, recommanderont plus que jamais à l'attention des philosophes une vérité importante qu'ont déjà mise dans un grand jour les progrès du calcul des probabilités et de la statistique, savoir que là même où se croisent et se mêlent comme en nœuds inextricables toutes sortes de séries de faits et de causes, l'ordre se retrouve, la règle reparait ; que la probabilité, là même où le calcul exact ne semble pas ou semble à peine applicable, peut s'élever si haut qu'elle atteigne dans la pratique jusqu'au niveau de la pleine certitude. C'est rendre un service éminent à la philosophie que de faire voir, en cherchant à prouver que tout s'y réduit à des chances, que les chances aussi sont matière et de science et de philosophie, et que de décrire de telle sorte les oscillations et les perturbations, qu'elles révèlent dans sa vérité et sa puissance le centre invisible mais nécessaire dont l'action les régit.

Néanmoins, sous le nom de probabilité philosophique, c'est, ce semble, la probabilité physique que M. Cournot a décrite.

C'est la science physique, la science de la nature qui, par l'induction, aux moyen des analogies, établit conjecturalement les lois des phénomènes. Et quant à ce qu'on nomme probabilité ou assurance morale, ce n'est autre chose encore sinon ce qui résulte de la combinaison avec les causes morales, en dernier lieu avec la volonté, des circonstances physiques. Physique et chances ne se séparent point. Aux chances il y a une règle ; aux probabilités, une raison : c'est cette règle, c'est cette raison qui est l'objet de la philosophie.

Mais, dit M. Cournot, dans les choses de philosophie on ne s'accorde guère : c'est la preuve qu'on n'y dépasse point la ré-

gion du probable. — Sur les rapports des différentes idées que la philosophie considère, soit entre elles, soit avec la physique, on a peine, en effet, à se mettre d'accord; on n'a point pour cela les moyens de vérification sensible que fournit pour la physique l'expérience. Ce n'est pas à dire pourtant qu'on n'en puisse trouver, comme disait Leibniz, quelque *succedaneum*; il n'est pas impossible de concevoir pour les idées, de quelque ordre et nature qu'elles soient, des moyens de détermination et d'expression; autrement comment aucun discours et aucune entente seraient-ils possibles? Et c'est pourquoi l'espoir de ce haut calcul philosophique que rêvèrent deux penseurs, deux inventeurs du premier ordre, n'est peut-être pas si vain qu'on se l'imagine. En tout cas, pour ce qui est la source même des idées, pour la vérité radicale qui n'est autre que le fond même et l'essence de notre esprit, ne résulte-t-il pas du résumé seul que nous avons présenté des différents systèmes de notre temps, qu'on s'accorde plus qu'il ne semble et plus qu'on ne le croit? N'avons-nous pas vu ceux mêmes de ces systèmes qu'avait produits d'abord l'aversion la plus prononcée pour la métaphysique graviter, en définitive, vers la pensée même dont ils devaient s'éloigner sans retour? Les planètes, dans les vastes orbites qu'elles décrivent à travers les espaces, ont paru longtemps indépendantes de toute commune loi; un jour est venu où il s'est découvert qu'elles obéissaient toutes à l'attraction d'un même foyer. Il y a un foyer aussi, il y a un soleil du monde intellectuel et moral. Quelque nouveau Kepler, quelque nouveau Newton, en rendront manifestes un jour et la réalité et la puissance. Nous les sentons déjà, si nous n'en pouvons donner encore la claire démonstration.

Pour rappeler ici une remarque de l'auteur des *Nouveaux essais sur l'entendement humain* que nous avons déjà eu occasion de citer, « les principes généraux entrent dans nos pensées, dont ils sont l'âme et la liaison. Ils y sont nécessaires comme

les muscles et les tendons le sont pour marcher, quoiqu'on n'y pense point. L'esprit s'appuie sur ces principes à tous moments, mais il ne vient pas si aisément à les démêler et à se les représenter distinctement et séparément, parce que cela demande une grande attention à ce qu'il fait, et la plupart des gens, peu accoutumés à méditer, n'en ont guère... C'est ainsi qu'on possède bien des choses sans le savoir. »

XXXIII

M. Duhamel, savant géomètre, a eu en vue, dans son traité *Des méthodes dans les sciences de raisonnement*, de déterminer ce qu'on doit entendre par *science de raisonnement*, quels sont les divers genres de questions qu'on peut s'y proposer, quelles méthodes on doit suivre pour résoudre ces questions ; « et c'est là, ajoute-t-il, la logique tout entière, si on la définit l'art de raisonner. »

M. Duhamel remarque que, les philosophes ayant négligé les sciences mathématiques, cette croyance s'est peu à peu établie parmi eux que les géomètres ont des méthodes qui leur sont particulières. La vérité est seulement, dit-il, que les sciences mathématiques reposent sur des données plus simples et plus claires que celles de toute autre branche des connaissances humaines. C'est dans ces sciences qu'on peut le mieux étudier et le mieux comprendre les méthodes soit de démonstration, soit de recherche, ou, comme on dit le plus souvent, soit d'enseignement, soit d'invention ; mais dans toute science de raisonnement, les méthodes sont les mêmes, quelle qu'en soit la matière. C'était, sans parler des anciens, la pensée de Descartes, de Leibniz ; ce fut aussi celle de Condillac, et peut-être n'est-ce que de notre temps qu'on a, dans certaines écoles, considéré comme des méthodes tout à fait particulières celles des géomètres.